

La Réponse

Al-Risala, 15 septembre 1933

À M. le Professeur Tawfiq al-Hakim, du Docteur Taha Hussein

Mon cher Professeur,

Je ne sais si cela m'importe vraiment, à moi et à mes compagnons, de connaître l'opinion de la nouvelle génération sur notre effort littéraire et l'influence que nous avons exercée sur notre nouvelle vie littéraire. Car une vraie connaissance de l'opinion de ses contemporains n'a pas de chemin, ou ce chemin mène à peine à destination. Ou disons plutôt que cette nouvelle génération elle-même aura bien du mal à se former sur nous une opinion juste, droite, libre de ces émotions vives et effrénées qui règnent sur les âmes des jeunes gens et exercent la plus puissante influence sur les opinions qu'ils se forment sur les écrivains et poètes contemporains. Ils sont partagés entre l'admirateur que l'admiration pousse à l'excès dans l'éloge, et le détracteur que le ressentiment pousse à l'excès dans le blâme. Je suis presque convaincu qu'il n'est guère aisé pour un écrivain ou un poète de savoir ce que les gens pensent vraiment de lui, car cette opinion n'apparaît claire et nette, libre de l'influence des émotions, des passions et des circonstances, qu'au moment où l'écrivain ou le poète devient un dépôt confié à la garde de l'histoire. Je vous remercie néanmoins très chaleureusement de votre opinion sur mes compagnons et sur moi, de vos éloges de mes compagnons et de moi, et ils sont, autant que moi, satisfaits que votre opinion sur nous soit juste et vos éloges exempts de l'excès dans l'amour qui conduit à l'excès dans l'estime.

J'ai lu votre délicieux livre et il a laissé en moi diverses impressions dont la plus saillante était l'admiration pour cette pensée droite et pénétrante, cette culture large et riche, et cette orientation féconde vers l'identification de l'esprit littéraire de l'Égypte dans sa vie passée, présente et future. Mon admiration pour votre précieux livre m'a poussé à ne pas le garder pour moi seul, et j'ai préféré le partager avec les lecteurs d'Al-Risala et le faire circuler parmi eux. Je suis convaincu qu'ils y ont vu ce que j'y ai vu, y ont loué ce que j'y ai loué, vous ont admiré comme je vous ai admiré, et ont été disposés à débattre de certaines des opinions qui y figurent, tout comme je veux maintenant les débattre. Je ne sais si l'affaire de votre livre s'arrêtera à sa circulation dans Al-Risala et à ma réponse, ou si elle ira au-delà, vers une longue et ample discussion à laquelle participeront différents écrivains et de nombreux critiques. Votre

livre mérite cette discussion car le mode de pensée qu'il contient est nouveau et précieux ; et quoi que je fasse, je ne pourrai pas aborder tout ce que je sens le besoin d'aborder par voie de critique et d'examen parmi vos nombreuses opinions diverses dont vous avez rempli votre livre jusqu'au bord. Mais je m'arrêterai sur un petit nombre de ces opinions que je ne puis laisser passer sans critique ni commentaire.

La première de ces opinions sur laquelle je m'arrête est votre vue de ce que vous appelez les affaires de la pensée en Égypte avant la génération dans laquelle nous avons grandi. Vous semblez penser que ces affaires n'étaient qu'imitation, émulation et influence des Arabes, et adoption pure et simple de leurs modèles littéraires, jusqu'à la venue du Professeur Lutfi al-Sayyid qui nous a ouvert le chemin de l'indépendance littéraire. Il y a quelque vérité dans cette opinion, mais il y a aussi en elle un excès non négligeable. Je ne crois pas que la personnalité égyptienne ait été effacée de la littérature égyptienne complètement à quelque moment que ce soit ; je ne crois pas que le mot « je » n'ait pas eu de référent dans la langue des Égyptiens ; et je ne crois pas que les Égyptiens aient été dans une sorte d'évanouissement jusqu'à l'arrivée de la génération dont vous parlez, qui leur aurait rendu la vie et la vitalité. Tout ce qu'on peut raisonnablement vous accorder, c'est que la personnalité égyptienne dans la littérature s'était fanée et flétrie dans une grande mesure à une certaine époque qui commence peut-être à la fin de l'ère des Mamelouks. Mais cette personnalité, malgré son dépérissement et son affaiblissement, n'est pas morte et n'a pas été effacée ; elle est restée vivante, ses faibles rayons résonnant dans les œuvres des écrivains, des poètes et des savants, jusqu'à l'avènement de l'ère moderne. Il suffit de lire la littérature égyptienne aux jours des Mamelouks et avant les Mamelouks pour savoir que notre personnalité littéraire était puissante et productive, attrayante et captivante dans chaque branche de notre vie intellectuelle. Elle était dans la poésie en particulier plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui. Lisez le divan de Baha' al-Din Zuhayr et vous trouverez votre propre image clairement en lui, vous trouverez vous-même apparent en lui, vous trouverez vos propres émotions représentées en lui — et vous trouverez tout cela plus brillamment et avec plus de force chez ce poète ancien que chez aucun de nos poètes contemporains. Et la chose n'est pas limitée à ce poète ; elle est commune à tous nos poètes avant la conquête turque de l'Égypte. Et elle est également commune à nos écrivains et à nos savants. Si notre personnalité avait été faible, évanescence, languissante et fragile, nous n'aurions pas eu la possibilité de préserver la civilisation islamique et de

la garder de la perte quand les Tatars et les Européens se sont emparés des horizons de l'Orient et de l'Occident. Et cette personnalité n'était pas cachée ni obscure dans les âges de la faiblesse et du déclin ; vous la trouvez clairement dans la poésie de ces poètes tardifs qui ont vécu au début du siècle dernier et en son milieu — des poètes dont nous n'aimons pas la poésie et sur laquelle nous ne nous attardons pas, que nous imaginons avoir été des imitateurs excessifs dans leur imitation, et qui pourtant, malgré cette lourde imitation, n'ont pu effacer leur égyptianité ni la dissimuler. Je ne peux vous donner d'exemples ici car c'est une tâche sans fin, mais je vous assure que votre jugement sur cette personnalité égyptienne dans la littérature a besoin d'être rectifié — et vous êtes capable de cette rectification si vous lisez notre littérature égyptienne comme vous lisez la littérature occidentale et comme vous lisez l'ancienne littérature arabe. Vous y trouverez de l'imitation, vous y trouverez beaucoup d'ornement, mais vous y trouverez aussi une tendance égyptienne claire que vous sentirez partout où vous irez, partout où vous vous tournerez sur la terre d'Égypte, et que vous trouverez chez les Égyptiens d'aujourd'hui que la culture européenne n'a pas arraché à leurs habitudes familières dans la sensibilité, la pensée, la vision de la vie, l'affect qu'elle suscite et le jugement qu'on en porte. Cette tendance est quelque peu mystique : elle a un tempérament modéré d'acceptation du destin et de sourire aux événements ; elle a une mesure tempérée d'une tristesse qui n'est pas d'une obscurité intense ni excessivement profonde, et d'une ironie qui n'est ni féroce ni âprement mordante, mais qui est néanmoins persuasive et pénétrante — une ironie qui passe en maintes occasions. Et peut-être trouverez-vous cette tendance elle-même tout près de vous. Peut-être la trouverez-vous dans Les Gens de la Caverne. Notre génération donc n'a pas créé une personnalité égyptienne qui n'existait pas ; elle a poli cette personnalité et en a ôté les voiles et les couvertures. Notre génération ne lui a pas accordé la vie ; elle lui a accordé la vitalité, augmenté sa part d'indépendance et changé sa direction — la tournant vers l'avant après qu'elle s'était acharnée à regarder en arrière. Et ce n'est pas peu de chose. Je suis admiratif de vos vues sur l'art égyptien et sur l'art grec, mais je n'aime pas cette hâte de votre part à tirer des conclusions générales et à ériger des règles qui ne résistent pas à l'examen et à la vérification. La preuve en est que vous-même avez senti quelque chose de cette hâte et l'avez corrigée quand vous avez condamné les Grecs au début du livre puis les avez acquittés à la fin. Vous verrez que vous avez été hâtif dans le premier cas et hâtif dans le second, et qu'il vous eût convenu de pratiquer la patience dans les deux. Car il n'est pas juste que

les Grecs aient été des hommes de la matière et rien d'autre, et il n'est pas juste que la spiritualité des Grecs — que vous avez niée au début du livre et reconnue à la fin — leur soit venue de leur dieu Dionysos seul. La part des Grecs dans la spiritualité est ancienne ; vous la trouvez clairement dans leur poésie narrative dans l'Iliade et l'Odyssée avant que les effets violents de la religion de Dionysos n'apparaissent parmi eux. Vous savez que l'apparition de ce dieu chez les Grecs est tardive, qu'il est selon toute probabilité un dieu étranger venu de Thrace, et qu'il ne leur a pas donné cette haute vie spirituelle que nous trouvons chez Socrate et ses disciples et chez Platon en particulier — mais leur a plutôt donné une autre vie spirituelle, toute mystique et toute aspirant vers un monde inconnu et confus entouré de mystères et d'énigmes et exprimé en symboles et allusions. Ce type de spiritualité avait deux manifestations différentes : l'une commune et partagée, à laquelle participait tout le peuple — et les gens de la campagne en particulier — et l'autre réservée à un groupe particulier, celui qui apprend les mystères et participe à leur exécution et leur célébration. La religion de Dionysos ressemblait ainsi le plus aux confréries soufies chez nous : son savoir vrai réservé à l'élite des soufis, et son activité pratique grossière commune à tous les membres du peuple. Et l'influence de Dionysos sur la littérature grecque a été puissante et profonde — il suffit qu'il soit le dieu du théâtre. Mais la spiritualité vraiment féconde, vraiment distinguée des Grecs — que je prétends, avec toutes mes excuses, que vous ne pouvez trouver son pareil ni son proche en Égypte la spirituelle — cette spiritualité grecque, vous la trouvez clairement et nettement, doucement et enchanteresse, chez les philosophes grecs parmi les disciples de Socrate, et chez Platon en particulier. Vous direz, comme bien d'autres l'ont dit avant vous, que Platon a visité l'Égypte et en a tiré sa substance. Je ne nie pas la spiritualité de l'Égypte ; mais j'en sais peu, et c'est peut-être aux Grecs que je dois ce que je sais de la spiritualité égyptienne. Quoi qu'il en soit, vous convenez avec moi que les Grecs n'étaient pas de simples hommes de la matière, et que leur spiritualité ne leur est pas venue de Dionysos seul, mais que les Grecs sont un mélange tempéré de matière et d'esprit — eux qui ont réalisé votre idéal d'une union entre la matière et l'esprit, d'une harmonie entre le mouvement et l'immobilité, entre l'inquiétude et le calme — et c'est pourquoi les Grecs ont été ceux qui ont offert à l'humanité dans le monde antique le plus précieux héritage en littérature, en art et en philosophie.

J'ai dit que je ne nie pas la spiritualité des Égyptiens. Et je dis aussi que je crois en la spiritualité des Indiens et que je reconnais l'influence

de la spiritualité égyptienne et indienne sur la vie des Grecs. Mais je connais peu de chose de la spiritualité des Égyptiens parce que nous ne connaissons pas d'art parlant chez les Égyptiens — nous ne leur connaissons pas de littérature au vrai sens du mot. Vous convenez avec moi que la littérature est le portrait le plus clair de la vie des esprits et des cœurs, car elle atteint une mesure commune sur laquelle on peut s'entendre et qu'il est difficile de contester. Si nous lisons ensemble de la poésie ou de la prose, nous la comprenons d'une seule compréhension ou de deux compréhensions proches. Mais l'art silencieux — l'art de la peinture et de la sculpture et ce qui leur est analogue — éveille dans les âmes des gens des significations qui, si proches et semblables qu'elles soient, diffèrent selon les personnes, les milieux et les époques. Vous comprenez de l'art égyptien ce que vous comprenez, et beaucoup d'esprits cultivés à la culture européenne le partagent avec vous. Mais êtes-vous vraiment certain que les anciens Égyptiens voyaient leurs statues et leur architecture comme vous les voyez, les comprenaient comme vous les comprenez, en tiraient inspiration comme vous en tirez ? Considérez : si vous demandiez à un contemporain de Ramsès son avis sur une statue ou un édifice, dirait-il d'eux ce que vous en dites ? Il en va de même de l'art grec et de tous les arts silencieux. Il n'est pas bon de s'appuyer sur eux seuls pour diagnostiquer la mentalité et la spiritualité des nations. Le vrai diagnostiqueur des esprits, des cœurs et des âmes est la parole — et la belle parole que nous appelons littérature, divisée en poésie et en prose. Jusqu'à ce que les archéologues des antiquités égyptiennes nous révèlent une ancienne littérature égyptienne digne de ce nom, je vous demande la permission de douter grandement de bien des jugements que les écrivains, les poètes et les artistes prononcent sur la mentalité des anciens Égyptiens, leur spiritualité, leur distance de la matière et leur proximité de l'esprit.

Tout cela est à mes yeux des jugements hâtifs, prononcés sans vérification. Et donc il est peut-être excessif de prendre cette spiritualité égyptienne obscure — que le doute s'empresse d'envahir, qui ne peut résister à l'examen, et qui risque de n'être qu'un fantasme que vous avez imaginé, vous et vos compagnons parmi les écrivains et les artistes — comme fondement de notre littérature égyptienne moderne. Car qui sait : la recherche dans les antiquités égyptiennes ne nous révélera-t-elle pas un jour, dans un temps long ou bref, une ancienne vie égyptienne qui contredit totalement ce fantasme que vous aimez, dans lequel vous trouvez consolation, et que vous imaginez que l'ancien art égyptien inspire et dicte et proclame ?

Nous sommes donc face à deux choses dont l'une est très sujette au doute — nous en savons à peine quelque chose — et l'autre n'admet aucun doute. L'une est l'ancienne vie de l'Égypte et sa civilisation intellectuelle — si l'expression convient — et l'autre est la vie des Arabes et leur civilisation. Auquel des deux aurons-nous recours pour bâtir l'édifice de notre nouvelle littérature ? Au doute ou à la certitude ? Et ici le désaccord entre vous et moi apparaît vraiment sévère. Vous avez corrigé votre opinion sur les Grecs, et je ne peux débattre de vos jugements sur les Égyptiens car ils sont le fruit de l'inspiration artistique. Mais votre opinion sur les Arabes et leur héritage a très grandement besoin d'être rectifiée. Nous pensions qu'Ibn Khaldoun avait été injuste envers les Arabes — et voici que vous l'êtes davantage que lui et avec moins d'excuse. Car Dieu vous a facilité les moyens de la connaissance de l'histoire ancienne, de l'histoire du Moyen Âge et de l'histoire de la vie littéraire, artistique et intellectuelle des différentes nations et des différents peuples dans une mesure qu'il n'a pas accordée à Ibn Khaldoun. S'il est admissible que ce philosophe-historien soit tombé dans l'erreur parce que son vaste esprit n'embrassait pas ce que nous pouvons maintenant embrasser ou approfondir des affaires des Grecs, des Romains, des Indiens, des Perses et des anciens Égyptiens — cette erreur n'est pas admissible de votre part et n'est pas admissible des contemporains en général. Un groupe d'orientalistes — parmi lesquels Dozy et Renan — sont allés là où vous êtes allé, et je les considère tous, ainsi que vous, comme faisant de graves injustices aux Arabes et prononçant sur leur affaire sans justice. Car si vous alliez comparer les Arabes aux Indiens, aux Perses et aux anciens Égyptiens, vous ne pourriez en aucun cas placer ces nations avant la nation arabe en littérature — parce que nous savons à peine quelque chose de la littérature de ces nations dans leur histoire ancienne qui puisse être comparé à la littérature arabe que nous avons entre les mains. Jusqu'à ce que la littérature de ces nations soit mise au jour — si elles ont une littérature au-delà de ce que nous en connaissons — nous devons reconnaître la supériorité des Arabes sur elles en poésie et en prose conjointement. Les Égyptiens ont leur art, les Indiens leurs récits et leur philosophie, mais les Arabes ont leur poésie, leur prose, leur religion, et leurs récits également. Si vous voulez comparer les Arabes aux Romains, je pense que vous convenez avec moi que la littérature arabe pure est de loin supérieure à la littérature romaine pure — que la littérature romaine n'a vraiment progressé que lorsqu'elle a été influencée par la littérature grecque, si bien que les Romains sont les disciples des Grecs en littérature, en art et en philosophie, et les Arabes leur ressemblent en

cela. Mais les Arabes avaient une littérature distinguée avant d'être influencés par la civilisation grecque, tandis que les Romains n'avaient pas de part à cette littérature romaine distinguée et pure qui mérite d'être mentionnée. Les Romains ont excellé dans la jurisprudence, mais ils n'ont pas surpassé les Arabes dans ce domaine de la production, et la seule nation qu'on puisse peut-être comparer aux Romains dans la jurisprudence est justement la nation arabe.

Il ne reste donc que la littérature des Grecs — celle dont on peut dire qu'elle surpasse vraiment la littérature arabe. Mais qui mesure le niveau de la littérature d'une nation par le niveau de la littérature d'une autre ? Si les conditions de la vie arabe diffèrent très profondément des conditions de la vie grecque, il est naturel que les littératures des deux nations diffèrent. Il ne fait aucun doute que la littérature arabe a représenté la vie des Arabes fidèlement et a ainsi accompli son devoir de la meilleure façon. Tout ce qu'on peut reprocher à l'ancienne littérature arabe, c'est qu'elle ne représente pas notre vie aujourd'hui. Mais êtes-vous vraiment certain que l'ancienne littérature grecque est capable de représenter la vie moderne d'une façon qui satisfasse ses gens ? Pour ma part, je n'hésite pas à répondre à une telle question : l'ancienne littérature grecque est riche, abondante et agréable sans aucun doute, mais comme la littérature arabe elle a représenté la vie des anciens, et elle est capable d'inspirer les modernes — rien de plus et rien de moins.

Je vous vois mentionner l'art arabe et le critiquer et le déprécier, et vous avez peut-être raison. Mais n'est-il pas injuste d'imputer cet art aux Arabes alors qu'il est un art islamique auquel ont participé les diverses nations islamiques et dont elles ont tiré la plupart de Byzance ? Si vous devez blâmer ou louer cet art, je préfère que vous soyez modéré dans son attribution aux Arabes, et le mieux est de l'attribuer aux nations islamiques. La situation des Arabes par rapport à l'art, la littérature, la science et la philosophie après la première ère abbasside ressemble à la situation des Grecs par rapport à toutes ces choses après la campagne d'Alexandre en Orient : ils ont été des inspireurs, des stimulateurs d'activité, des moteurs de production, offrant leur langue comme réceptacle à ce que produisaient les esprits et les facultés de toutes sortes. Et il est peut-être vrai que chaque Maqama d'al-Hariri ressemble à un portail de la mosquée du Sultan Mu'ayyad — mais il est tout aussi vrai que les œuvres littéraires ressemblant aux Maqamat d'al-Hariri et les œuvres artistiques ressemblant aux portails de cette mosquée sont très nombreuses chez les Grecs à la période tardive et chez les Byzantins,

et c'est peut-être ces œuvres gréco-byzantines qui ont engendré chez les musulmans les Maqamat d'al-Hariri et les portails du Sultan Mu'ayyad. Vous distinguez les Grecs par le mouvement et les Arabes par la vitesse, et de cette vitesse vous déduisez de grandes injustices envers les Arabes, comme Ibn Khaldoun l'a fait avant vous. Il ne fait aucun doute que les Arabes partagent le mouvement avec les Grecs — mais il ne fait pas non plus de doute que vous exagérez grandement en les caractérisant par la vitesse. Les Arabes ont seulement été rapides à quitter leur désert ; mais quand ils sont arrivés dans les villes, ils s'y sont établis et y sont restés longtemps, influençant leurs habitants et en étant influencés, et ils étaient au Moyen Âge la plus proche des nations des Grecs dans le monde antique. Et votre opinion sur la musique arabe et grecque a aussi besoin d'être corrigée : nous savons peu de chose de la musique grecque et cela de façon imprécise, et nous ne savons rien de la musique arabe ; je ne sais à quelle nation ni à quelle génération nous pouvons attribuer cette musique et ce chant dont nous parlons. Mais ce dont je ne doute pas, c'est qu'il est très difficile de les attribuer aux anciens Arabes. Tout indique que la musique arabe et le chant arabe tels que les Arabes les connaissaient aux époques omeyyade et abbasside et en Andalousie étaient très fortement influencés par la musique byzantine et le chant byzantin. Si vous voulez les critiquer, n'oubliez pas de critiquer leur origine grecque ancienne.

Je veux maintenant laisser ces discussions touchant des points particuliers et arriver au cœur du sujet sur lequel vous voulez connaître mon opinion : quel est l'esprit égyptien sur lequel la littérature moderne doit être fondée, et quels sont les éléments qui le composent ? Je vous demande la permission d'être simple et facile — ni profond ni artificiel, ni cherchant de l'ombre à la quatorzième heure (comme disent les Français) — car la chose est bien plus simple que tout cela. Trois éléments composent l'esprit littéraire égyptien depuis que l'Égypte s'est arabisée. Le premier est l'élément égyptien pur que nous avons hérité des anciens Égyptiens à travers la continuité des âges avec eux et à travers leur exposition aux diverses influences auxquelles leur vie a été soumise, et que nous tirons en permanence du sol et du ciel de l'Égypte, du Nil d'Égypte et de son désert. Cet élément est toujours présent dans la littérature égyptienne pure. J'ai essayé de le caractériser quelque peu au début de cet essai : il y a en lui quelque chose de mystique, quelque chose de triste, quelque chose de magnanime, quelque chose d'ironique. L'autre élément est l'élément arabe qui nous vient de la langue, de la religion et de la civilisation — un élément dont nous ne pourrions jamais

nous libérer, ni l'affaiblir, ni diminuer son influence sur notre vie, parce qu'il s'est mêlé à cette vie d'une façon qui la constitue et soutient sa personnalité. Toute corruption de lui est une corruption de cette vie et un effacement de cette personnalité. Ne dites pas que c'est un élément étranger — il n'est pas étranger, cet élément qui s'est égyptianisé depuis des siècles et des siècles et a été influencé par toutes les influences affectant les choses en Égypte à partir des caractéristiques de la région égyptienne. L'arabe n'est pas une langue étrangère en nous ; c'est notre langue, mille fois et plus plus proche de nous que la langue des anciens Égyptiens. Dites de même de la religion, et dites de même de la littérature.

Quant au troisième élément, c'est cet élément étranger qui a toujours influencé la vie égyptienne et l'influencera toujours, dont l'Égypte n'a pas de chemin pour se libérer et dont il ne lui est pas bon de se libérer, parce que sa nature géographique l'exige. C'est ce qui lui vient de son contact avec les nations civilisées d'Orient et d'Occident : il lui est venu des Grecs, des Romains, des Juifs et des Phéniciens dans l'ère ancienne ; des Arabes, des Turcs et des Francs au Moyen Âge ; et il lui vient d'Europe et d'Amérique à l'ère moderne. Prenez maintenant n'importe quelle œuvre littéraire égyptienne et analysez-la dans les éléments qui la constituent — vous y trouverez toujours ces trois éléments. Mais vous en trouverez certains plus forts que d'autres selon la part de l'auteur ou du compositeur dans ces trois cultures différentes. Dans certaines de ces œuvres l'élément arabe prédomine ; dans d'autres l'élément européen prédomine ; et très peu d'entre elles font apparaître l'élément égyptien ancien. Si je dois donc représenter l'idéal de notre esprit égyptien dans notre littérature moderne, je préfère que l'éducation égyptienne soit fondée sur un équilibre clair entre ces trois éléments : qu'elle intensifie son souci de l'histoire égyptienne, de l'art égyptien et de la littérature égyptienne à travers les âges ; qu'elle intensifie son souci de la littérature arabe, de l'histoire arabe et de la religion islamique ; puis qu'elle intensifie son souci de la culture moderne. Ce que je crains le plus pour cet esprit égyptien, ce sont deux choses : la première est que la culture européenne nous détourne de la culture égyptienne et arabe — et tout nous y attire et l'y attire, car c'est une nécessité de la vie ; il est de notre devoir de ne pas gaspiller notre part d'elle, mais il est également de notre devoir de ne pas nous y dissoudre. La seconde est que nous préférions une culture européenne à une autre — préférant la culture anglaise (comme certains le désirent et comme la politique de l'État le désire) ou préférant la culture latine (comme d'autres le désirent et

comme la politique de l'État le désirait autrefois). C'est dangereux car cela place le nascent esprit égyptien face à face avec un esprit européen plus fort et plus puissant que lui, qui risque de le dominer et de l'absorber. Si nous avions ouvert nos portes à toutes les cultures étrangères dans leur diversité, nous aurions bénéficié de toutes et chacune aurait affaibli les autres et empêché l'une d'elles de nous absorber ou de nous dominer. C'est pourquoi j'ai souhaité et continue de souhaiter qu'aucune langue européenne particulière n'ait été imposée à l'Égypte, mais que toutes les langues vivantes et élevées soient ouvertes aux étudiants pour qu'ils y prennent ce qu'ils veulent.

Cet esprit égyptien, composé de ces trois éléments, est ce que nous voyons maintenant en vous et chez beaucoup de vos pairs cultivés. C'est ce que nous cherchons à répandre et à diffuser parmi tous les Égyptiens, et c'est ce qui imprimera sur notre littérature égyptienne moderne sa marque puissante que nous le voulions ou non. Notre personnalité égypto-arabe est trop forte, Dieu soit loué, pour être effacée ou disparaître, et la civilisation européenne est trop puissante et trop nécessaire pour que nous nous en détournions ou manquions à prendre notre part de ce qui nous revient. Vous me demanderez : mais l'écrivain — où puise-t-il ses pensées et trouve-t-il l'inspiration de sa vision créatrice ? Et je réponds : dans tous ces éléments, ou dans l'un quelconque d'entre eux selon son désir. Nous aurons des écrivains qui s'inspirent de l'élément égyptien ancien — n'y a-t-il pas parmi les Français ceux qui s'inspirent des Grecs ? Nous aurons des écrivains qui s'inspirent de l'élément arabe — n'y a-t-il pas parmi les Français ceux qui s'inspirent des Romains ? Et nous aurons des écrivains qui s'inspirent de l'élément européen — n'y a-t-il pas parmi les Français ceux qui s'inspirent des Saxons, voire de l'Extrême-Orient, du Moyen-Orient ou du Proche-Orient ? Oui — et il en est de même chez les Anglais, les Allemands et les autres nations vivantes. Vous verrez donc que l'affaire de cet esprit égyptien est trop simple pour appeler la peur ou contraindre à la perplexité. La source la plus probable de cette perplexité et de cette peur n'est autre que le désordre de la politique éducative en Égypte — son absence de fondement et son égarement hors du bon chemin. Si cette politique avait été claire et droite depuis longtemps, nous ne nous demanderions pas aujourd'hui quel est l'esprit égyptien ni d'où la littérature égyptienne tire sa vie.

Quant au reste : je voulais être bref et concis, mais la conversation avec vous m'a séduit vers la longueur et me l'a fait aimer. J'espère n'avoir

été une charge ni pour vous ni pour aucun autre lecteur, et j'espère que vous voudrez bien accepter mes salutations les plus sincères.

Al-Risala, 15 septembre 1933